I. Les bases nécessaires d'une nouvelle histoire du moyen âge

II. La survivance byzantine dans les pays roumains

Deux communications
faites, le 7 et 8 avril 1913, au troisième congrès international d'études historiques, à Londres

par

N. IORGA,

professeur à l'Université de Bucarest, membre de l'Académie Roumaine,
délégué de l'État roumain.

ÉDITION DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

—

BUCAREST

—

1913.

PRIX : 1 franc.

BIBLIOTECA ACADEMIEI REPUBLICII POPULARE ROMÂNE

www.dacoromanica.ro

XVII / 1353

I. Les bases nécessaires d'une nouvelle histoire du moyen âge

II. La survivance byzantine dans les pays roumains

Deux communications
faites, le 7 et 8 avril 1913, au troisième congrès international d'études historiques, à Londres

par

N. IORGA,

professeur à l'Université de Bucarest, membre de l'Académie Roumaine, délégué de l'État roumain.

BIBLIOTECA ACADEMIEI REPUBLICII POPULARE ROMÂNE

ÉDITION DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

—

BUCAREST

—

1913.

www.dacoromanica.ro

I.

LES BASES NÉCESSAIRES D'UNE NOUVELLE HISTOIRE DU MOYEN ÂGE.

www.dacoromanica.ro

I.

Il faudra revenir aux grandes histoires universelles inspirées des mêmes conceptions philosophiques et dégageant les mêmes conclusions. C'est certainement un des plus grands besoins du temps, et un des plus urgents. Dans le radicalisme envahissant de notre époque, facilement conquise par le sophisme hardi, par les efforts d'une fausse originalité, par des similitudes fallacieuses, le frein de l'expérience historique s'imposera bientôt, car c'est la seule force qui puisse empêcher la ruine totale des traditions, l'effondrement d'un équilibre social et politique indispensable à l'humanité.

Il ne s'agit pas de réhabiliter ici l'ancienne conception, définitivement condamnée, de la «magistra vitae», des sociétés vivant sous la direction des historiens moralistes, capables de donner des solutions à toutes les difficultés du moment, de résoudre les problèmes les plus ardus d'une ère nouvelle. Nos contemporains et ceux qui viendront après nous consulteront en première ligne sinon exclusivement leurs propres intérêts et cèderont aux suggestions impérieuses de leurs seuls sentiments. Il n'y a rien à faire dans ce domaine, et les tentatives les mieux intentionnées ne servent à rien.

Mais il faut conserver aux civilisations modernes

www.dacoromanica.ro

ce *sens historique* qui est une partie, une très grande partie du bon sens humain. Il faut leur fournir le moyen de réagir contre les tendances d'un dangereux simplisme, qui serait en état de changer les bases mêmes de la vie sociale d'un moment à l'autre sans se rendre compte des forces qu'il détruit et qu'il ne pourra pas remplacer par d'autres forces. Il faut opposer enfin, grâce aux enseignements de l'histoire, la conception d'un organisme sain à celle, si pernicieuse, des transformations anorganiques, mécaniques, qui sont toujours possibles et qui donnent malheureusement presque toujours les mêmes résultats.

Il est donc indispensable de donner, de la manière la plus large, aux membres de notre société l'histoire universelle. Et pas une histoire universelle «érudite», un répertoire de faits et dates, ou une histoire universelle d'un caractère impersonnel, figée dans son «objectivité» inutile. Provoquée par les besoins vitaux de notre milieu, elle doit avoir la vivacité, la chaleur, le caractère pratique, voire même polémique, des œuvres qui veulent influencer, maintenir ou transformer.

Si nous ne la donnerons pas, d'autres, de l'espèce inférieure des vulgarisateurs, la donneront, sans esprit historique et sans aucun sens des responsabilités, à un monde désireux de l'avoir.

Cette histoire est-elle possible? Le nombre déjà énorme, toujours et rapidement croissant, des travaux de détail le permet-il?

S'il faut prendre connaissance de toute cette information, nous répondrons sans doute : non. Mais ce n'est nullement le cas. L'histoire universelle n'est pas un *corpus* massif des incidents historiques, des

www.dacoromanica.ro

iographies, des études chronologiques, des développements nationaux ; elle part des sources, et des sources caractéristiques, pour avoir le contact nécessaire avec les réalités humaines dans leur propre milieu ; elle y recueille ce qui intéresse l'historien par rapport au but qu'il s'est proposé et à la conception qui anime son œuvre et, enfin, elle vérifie sur les ouvrages de second main, basés sur un travail, sur une analyse critique qu'il lui est impossible de refaire, les informations sur lesquels se baseront ses raisonnements, dont la synthèse, le système sont la légitimation de son existence.

II.

Dans ce grand travail, si utile, l'histoire du moyen âge doit occuper une large partie.

Mais ce ne peut pas être celle qui fut admise il y a cent ans, à l'époque d'un Schlözer et d'un Gatterer, lorsque la nécessité des divisions permanentes de l'histoire universelle s'imposa.

L'erreur est évidente dans le nom même qui fut donné alors à cette époque de mille ans qui contient les derniers temps de Rome impériale et les commencements de la Rome des Papes, les invasions de ces barbares, Germains, Slaves, Touraniens, qui n'étaient parfois que les peuples nouveaux, les créateurs de l'avenir, puis les premières organisations royales, tous les fastes de Byzance, en Orient, de la Germanie continentale, péninsulaire, insulaire en Occident, l'essor arabe et l'expansion conquérante des races turques et, avant tout, les luttes que provoque et entretient l'idée romaine dans l'État, dans l'Église et dans la

www.dacoromanica.ro

civilisation humaine. Ce serait, dans cette conception, seulement un «âge moyen», donc une époque de transition, incapable de dessiner elle-même les contours d'une nouvelle organisation de l'humanité, de déterminer les principes d'un nouvel esprit humain. Ce n'est pas une individualité qui surgit, s'affirme et disparaît lentement devant d'autres idées et d'autres forces, non sans laisser cependant dans notre pensée, dans nos sentiments, dans nos institutions, même dans celles qui ont reçu le plus souvent l'empreinte de Rome, des traces profondes et qui persisteront même au delà des transformations hardies de notre temps. Car le moyen âge, cet intermezzo hybride et méprisé, ne vit-il pas encore sur ce sol de l'Angleterre sans qu'il arrête en quelque façon, sans qu'il gêne le moins du monde le libre et énergique développement d'une des nations qui conduisent cet autre âge où nous vivons ?

Ces préjugés d'antipathie envers les siècles obscurs, envers les sociétés fanatiques, envers l'anarchie féodale et «l'enfance» d'un art «naïf» étaient cependant bien naturels alors. Pendant trois siècles on avait vécu, on avait voulu vivre uniquement de l'antiquité, telle que la comprenaient les humanistes du temps, antiquité romaine surtout, antiquité grecque travestie à la Plutarque et à la Polybe, d'après les scrupules de morale privée et de morale publique, de patriotisme au sens latin, qu'elle n'avait pas connus, car ils ne correspondaient pas aux principes de son existence même. On haïssait dans ce monde du XVIII-e siècle, affamé de liberté, rêvant de cités libres, espérant des héros et des grands faits républicains, cette engeance barbare des Odoacre et des Attila, destructeurs de l'Empire, des Clovis et des Charlemagne, convertisseurs à coups d'épée, des rois «pieux» et

www.dacoromanica.ro

«saints» agenouillés devant les autels de la «superstition», ces armées des croisés, allant troubler en Orient des civilisations florissantes parce qu'elles concevaient Dieu d'une autre manière, ces bandes des barons qui coupaient les chemins au marchand et qui faisaient du pauvre manant leur nourrisseur et leur victime. Les Universités elles-mêmes, bourrées de scholastique, inutile comme science et pernicieuse pour la société qu'elle régissait, tout l'art de cette époque et toute la littérature, rudes ou naïves, chancelantes dans les idées, imparfaites dans le style, participaient naturellement à cette réprobation. Il fallut le renouveau de l'*ordo romanus* pour que ces balbutiements de l'esprit, pour que ce désordre des liens sociaux prît fin.

Les penseurs du XVIII-e siècle croyaient n'avoir rien retenu de ces temps d'arrêt ou de longs tâtonnements douloureux dans l'obscurité pour l'esprit humain. Ils se sentaient les élèves et ils voulaient, ils espéraient être les émules des anciens pour continuer leur œuvre, pour rendre à l'humanité un bonheur depuis trop longtemps perdu. La monarchie absolue fera place aux Républiques de citoyens, les classes se fondront dans l'égalité, la morale de la fraternité remplacera les prosternations et les agenouillements devant Dieu et ceux qu'il a choisis parmi les autres pour être riches, nobles et puissants. Les trois siècles de l'époque moderne elle-même ne pouvaient être considérés que comme une préparation pour l'heure prochaine du triomphe définitif; tout ce qui n'entrait pas dans cette notion, c'était des restes de ce moyen-âge abhorré,—décadence romaine et prélude nuageux d'une nouvelle époque de félicité humaine.

Lorsque les nations sortirent toutes armées de la révolution universelle, vaincue dans son essence hu-

www.dacoromanica.ro

manitaire, internationale, par sa victoire même, il fallut cependant leur trouver des droits, et c'est dans ce but que des patriotes enthousiastes fouillèrent les sources de ce noir passé de décadence et de mépris. On eut bientôt les chroniques, les annales, les lois, les documents, les monnaies de ces temps où de la Tour de Babel de l'Empire romain qu'on voulait rebâtir à tout prix, essaimèrent, parlant chacun sa langue, les peuples. Les histoires nationales accompagnent partout les renaissances nationales et les favorisent essentiellement.

Le moyen âge—le nom fut conservé—n'exista plus désormais que comme la réunion plus ou moins habile de ces histoires nationales soudées ensemble. Il n'y avait pas eu cependant de conscience nationale, de littérature nationale, d'organisation nationale dans les limites strictement ethnographiques des États-peuples. On ne voulait pas alors de cet isolement, qui semblait un abandon des grands souvenirs et des hautes ambitions. Être soi-même paraissait décidemment trop peu pour tous ces gens qui voulaient continuer Rome. Et ç'aurait été même quelque chose de profane, car l'unité de l'Église aurait été déchirée comme les vêtements du Christ agonisant sur la croix. N'importe,—il fallait découvrir et poursuivre dans la formation compliquée de ce vieux terrain la veine nationale! Et, après avoir fait défiler ainsi les drapeaux de toutes les nations, on croyait avoir assisté au grand spectacle mouvementé de la civilisation humaine elle-même dans ce temps de changements à vue et de retentissantes catastrophes.

Même lorsque cet enthousiasme s'affaiblit, le système fut conservé. Une nouvelle phase, tout aussi romantique que la première, attachait le plus grand

www.dacoromanica.ro

prix à tout ce qui était originalité naïve, sentimentalité désordonnée, violence crue. Or le moyen âge présentait à chaque page de ses annales des spectacles riches en couleurs, intéressants en fait de contours. On se passionna donc pour ces exhibitions extraordinaires de hardiesse, de sainteté, de folie, de cruauté. Et on arriva à croire que la violente image bigarrée de tous ces faits peu communs, d'un caractère étrange, forme le Moyen Âge lui-même.

La légion des érudits s'était déjà mise a l'œuvre, dans les écoles spéciales, destinées à préparer les bibliothécaires et les archivistes, dans les séminaires des Universités, analysant avec patience, avec amour, les chroniques et les chartes. Des connaissances approfondies étaient nécessaires pour que pareille œuvre fût accomplie; la porte était fermée aux dilettants, aux amateurs, aux coloristes du style et même aux bons antiquaires fanatiques de leurs manoirs et de leurs moustiers. Dans ce nouveau milieu le moyen âge fut aprécié, huis clos, à cause des difficultés qu'il fallait vaincre pour être initié à tous ses secrets. Ce fut le bon temps — et il dure encore — des archivistes-paléographes, des honnêtes «Forscher», qui, soignant chacun un coin de jardin, niaient l'existence du vaste paysage, du grand monde végétal auquel il appartenait nécessairement. Les études médiévales suffisaient; l'histoire du moyen âge ne devait plus être entreprise sans soulever des protestations ou faire au moins hausser les épaules.

III.

Et cependant il n'y a pas une époque où la multiplicité des apparences recouvre un fonds si unitaire

www.dacoromanica.ro

que dans ce moyen âge, qui doit vivre par son essence, différente des autres époques du développement humain, par son originalité bien déterminée.

L'antiquité qu'on étudie, qu'on aime et qu'on imite surtout, fut en fait le dernier terme, bien ordonné, d'un long combat entre les hiérocraties, des rois, des prêtres, en Orient et entre les «humanités» du bassin de la Méditerranée orientale, d'un conflit encore plus long entre des cités dont chacune avait son Olympe divin et son histoire humaine. L'*orbis romanus* comme conception unique et éternelle se dégagea lentement, péniblement, au prix de longs sacrifices qui commencent avec les premières guerres entre les civilisations naissantes, se cachant derrière leurs murs protecteurs dont l'accès est interdit à l'étranger.

Une fois cependant ce grand résultat atteint, une fois l'unité humaine découverte et reconnue, il n'y avait pas de force capable de la détruire. Le doux anarchisme fraternel, la résignation méprisante envers l'État, du christianisme originaire, ne dura pas plus longtemps que l'enthousiasme provocateur des martyrs, la sympathie des «traîtres» pour les barbares. Le lendemain des négations acharnées de la *Civitas Dei*, où tressaillit cependant plus d'une fois l'orgueil romain, le patriotisme du citoyen et la conscience supérieure du lettré, la nouvelle religion, malgré ses mystères, son désir de solitude, son amour pour la pauvreté, se soumettait aux conditions de vie romaines. Elle vainquit l'Empire en se substituant à lui, en le remplaçant et en le perpétuant en même temps.

Les barbares, avec leurs traditions sacrées, avec leurs rois d'origine divine, avec leurs langues mal assurées, pouvaient-ils résister plus que l'œuvre du Christ et des apôtres à ce charme conquérant ? Certainement

www.dacoromanica.ro

non. Aussi leur activité politique entière pendant toute cette époque est-elle consacrée à rétablir cet Empire romain qu'Odoacre ne comptait pas remplacer par sa royauté mal définie, qui n'était pas même territoriale, restant encore purement germanique, en relation avec les soldats de son clan qu'il menait à la guerre. Théodoric imite à Rome ses prédécesseurs d'une autre race et, sauf son opiniâtreté arienne, rien ne montre de sa part des sentiments d'antagonisme contre les vaincus, contre la population conquise et dominée par les siens. Clovis s'enorgueillit d'être reconnu et nommé patrice par cet empereur d'Orient, beaucoup plus puissant que lui, ayant à sa disposition de grandes forces organisées, qui se considère comme maître légitime de l'Empire entier et qui avait donné à Théodoric sa délégation pour entreprendre la guerre d'Italie. On s'inspire de Constantinople, de ce Byzance naissant, même dans les Îles Britanniques, et c'est aussi la raison des sympathies de Bède le Vénérable pour la langue grecque et les traditions religieuses d'Orient. S'ils avaient pu dominer à Rome, les Lombards auraient repris certainement l'œuvre de Théodoric le lendemain de leur victoire sur les soldats de l'Empire de Constantinople.

De leur côté, les Francs sacrifièrent tout pour arriver à la splendeur impériale de leur grand roi Charles, acclamé César, à Rome même, par cette multitude dont les ancêtres avaient décidé du trône des anciens Empereurs. Mais on exagère son rôle si on veut faire converger vers le trône d'Aix-la-Chapelle toute l'histoire du temps. Le nouvel empereur d'Occident a des scrupules de conscience quand il s'agit des droits d'un Empire plus ancien et plus nettement légitime que cette nouvelle création impériale due aux

www.dacoromanica.ro

intérêts du Pape menacé par d'autres barbares. Il respecte le souvenir de Constantin-le-Grand et il a des hésitations quand il se dirige, au-delà des Lombards et des Saxons vaincus, vers son héritage. Par Venise de même que par la Pannonie, dont il écarte les Avars, il avance vers ce monde oriental, du légitimisme byzantin, où Irène et son fils Nicéphore, en discorde entre eux, détiennent le pouvoir. Peu s'en fallut que ces visées de refaire l'unité de l'Empire ne devinssent une réalité. C'est alors seulement que Charles aurait pu croire son œuvre de restauration accomplie.

Après le départ des Goths, l'Orient, de son côté, avait eu ses candidats barbares à la couronne romaine. Avec ses palais et ses bains de pierre, avec sa Cour composée en grande partie de Romains, avec ses tentatives de gagner la population d'au-delà du Danube et de l'île de Sirmium, Attila, qui mène ses troupes dans les Gaules et sur le chemin de Rome, a de vagues allures de César hideux et sordide. Un siècle après leur établissement en Mésie, les Bulgares, mêlés aux habitants slavo-romains de cette province et mal léchés de civilisation grecque, s'avisent de proclamer Empereur au bout d'une expédition contre Constantinople leur «roi» Siméon. Ils vénèrent aussi Byzance en essayant de l'imiter, de la reproduire.

A partir de Charlemagne la race germanique s'usera à faire du nouvel Empire créé par les Francs une réalité durable. Le même rôle revient du côté d'Orient à ces Bulgares, qui créent, après le Tzarat de Siméon, celui de Samuel, soutenu par les Albanais et les Vlaques, puis celui de Joannice, lui-même de race vlaque.

Tout ce qui se passe en Europe et dans les régions

www.dacoromanica.ro

voisines d'Asie, jusqu'au califat des Arabes, qui abandonne bien vite son caractère patriarcal, le bournous et le sac à figues des premiers successeurs du Prophète pour chausser les brodequins impériaux, peut être classé sous cette rubrique des luttes pour le rétablissement de l'Empire. C'est la vraie unité de l'histoire du Moyen Âge. Elle ne doit pas commencer donc par l'analyse des germes de nation, qui ne se développeront que dans quelques centaines d'années, ce qui appartient à l'histoire moderne, occupée de royautés nationales, mais bien poursuivre ces combats incessants, cette continuelle tension de tous les peuples pour avoir l'Empire, le seul Empire.

IV.

Il ne faut pas même faire une exception pour le développement de l'Église. Ce n'est que l'autre forme, plutôt même un *revers,* de la perpétuité romaine qui apparaît et se maintient en première ligne. Jusque bien tard le Pape ne se manifeste comme dominateur qu'aux moments où l'Empire lui-même n'existe pas ou bien se montre incapable de remplir sa tâche : à l'époque lombarde et pendant les dissensions entre les successeurs de Charlemagne et le déchirement de son héritage. Et, comme, à Constantinople, il y a l'Empereur qui réside toujours, le chef religieux ne sera que son humble aumônier, nommé et déposé d'après la volonté de son maître.

Lorsque, après les terreurs de l'an Mille, du *fini-mondo,* la querelle des investitures éclate entre le Pape qui reste à Rome et l'Empereur germanique qui n'y paraît souvent qu'une seule fois, il n'est pas question

www.dacoromanica.ro

surtout de puissances d'une même essence, mais d'aspect différent et d'intérêts contraires. C'est le nouvel esprit de Cluny qui souffle sur le monde : il voudrait volontiers le transformer, mais seulement pour donner à l'unité nécessaire, indispensable un caractère d'idéalisme supérieur.

Et cette tendance d'unité ne s'arrête pas aux bornes de cet Occident qui l'a produite dans ces monastères de France : elle cherche à atteindre et à dominer l'Orient par les mercenaires de Scandinavie engagés à Constantinople, par les marchands d'Amalfi, de Pise, de Gênes, de Venise, ayant leurs comptoirs dans tout le Levant, par les Normands des deux Siciles qui veulent l'Albanie, les Îles Ioniques, le chemin vers Byzance, et enfin par les croisades, tant de fois reprises jusqu'à ce qu'un Empereur latin fut élu et installé à Constantinople, qui devint ainsi pour les orthodoxes hérétique et ennemie pour un demi-siècle. Innocent III considérait Baudouin et Henri comme ses vassaux, de même qu'il concevait la couronne de l'Occident comme son fief principal. On s'était attaqué à Byzance pour en détruire l'esprit séparatiste au profit de l'unité romaine, incarnée dans l'Église puisque l'Empire, première incarnation de cette tendance fatale, avait fait — il faut le dire — faillite. Mais les empereurs latins de Constantinople se sentirent bientôt en première ligne successeurs des *basileis*, dont ils copiaient les vêtements et la pompe. Ils se prirent de querelle avec l'Église qui leur avait donné cette couronne d'Orient et en même temps ils se virent repoussés par les anciens sujets des Comnène, qui leur préféraient les Bulgares orthodoxes et leur nouvel empereur, béni lui aussi par le Saint Père, mais demeuré un schismatique opiniâtre, le champion de

www.dacoromanica.ro

l'opposition religieuse grecque. Cela signifiait un effondrement complet de toutes les espérances, de toutes les illusions, suscitées par l'action énergique et confiante des Papes-empereurs, héritiers à leur tour de l'*orbis* des Césars. Et, lorsque les Paléologue rendront Constantinople à l'orthodoxie et à l'hellénisme, ils auront abandonné dans leur exile d'Asie la défroque impériale, de même que le besoin d'une orthodoxie intransigeante : ils négocient avec Rome au concile de Lyon et ils ne voient plus, bien qu' empereurs, dans leurs provinces, réduites et menacées, qu'une *Rhomaïs*, un État grec presque national.

V.

C'est à cette époque seulement que la décadence de la théorie politique du moyen âge commence. Il faut suivre maintenant un autre développement, celui des germes d'un monde nouveau. Ils ne représentent pas une autre conception qu'on aurait voulu substituer à celle qui disparaissait, mais seulement un ordre de choses inférieur qui s'imposa quelque temps par pure opportunité.

L'exposition du futur historien partira donc des premières formations locales dues aux associations défensives pendant les invasions, puis à l'abandon par la puissance royale des droits de gouvernement que Rome l'ancienne avait toujours jalousement retenus, des droits de propriété première sur les terres conquises par l'armée envahissante. Il verra dans la création ou la résurrection des unités politiques urbaines un procès semblable. Toute une hiérarchie de fiefs rappelle l'histoire des nouveaux établissements en terre romaine ;

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ BUCUREȘTI
BIBLIOTECA INST. IST. N. IORGA
Inventar
www.dacoromanica.ro

elle témoigne du caractère idéaliste de cette époque, où le droit est souvent le principal facteur. Mais toutes ces vies autonomes rurales et urbaines, destinées par ce fait même à se fondre dans des formations plus puissantes et plus durables, sont les éléments de *cette réalité territoriale,* qui sera le signe distinctif de l'époque qui s'ouvrira bientôt.

Entre le Pape et l'Empereur le conflit ne continuera plus après Frédéric II. Un autre conflit s'est ouvert : entre les descendants de Frédéric et la royauté française, qui — non sans un puissant souvenir de l'Empire et une forte tendance de le remplacer — établit un de ses membres dans le royaume de Naples, où Conrad mourra et Conradin sera mené au supplice, puis entre la royauté française qui retiendra le Saint-Père à Avignon et l'ambition tenace du Saint-Siège, entre les fragments de la Papauté déchirée par le Grand Schisme et les souverains qui cherchent à créer des Églises d'État correspondant à leur domination, et enfin entre la croisade des derniers temps et les Turcs, la nouvelle royauté des Balcans, de même qu'entre Byzance, devenue grecque, et ses concurrents toujours plus nettement Slaves : Bulgares et Serbes.

Partout la nouvelle vie moderne s'affirme et gagne la victoire. Il ne manquera bientôt que l'intervention de guerres comme celle de Cent Ans, qui ont la mission d'établir les frontières de ces territoires royaux, pour que le moyen âge soit définitivement clos.

* * *

Garder d'un bout à l'autre l'unité naturelle et indispensable qui peut dominer parfaitement le chaos des faits, le tourbillon des influences, traiter en même temps des Romains et des barbares, de l'Occident et

www.dacoromanica.ro

de l'Orient, poursuivre aussi toutes les relations de cette moitié du monde européen avec les mouvements militaires et politiques de l'Asie voisine, soumettre enfin le fouillis de faits de la féodalité à des principes supérieurs — idéalisme de l'hiérarchie, réalisme de la domination —, mais reconnaître en même temps le caractère opportuniste, provisoire de cette organisation défensive, préservatrice, comme, aussi, cele des villes,— tel doit être le programme de celui qui osera — et devra oser — écrire l'histoire de mille ans du moyen âge.

Ce programme peut se résumer dans ces deux mots, empruntés au peuple même qui réalisa la notion politique qu'ils désignent: *ordo romanus*.

www.dacoromanica.ro

TABLE DES MATIÈRES

Page

I. Les bases nécessaires d'une nouvelle histoire du moyen-âge 5
II. La survivance byzantine dans les pays roumains . . . 23

www.dacoromanica.ro

VERIFICAT
1987

www.dacoromanica.ro